

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

3ÈME ANNÉE, No 155. — SAMEDI, 23 AVRIL 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LA VIERGE À LA CHAISE.—TABLEAU DE RAPHAEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 AVRIL 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Cuisinez mesdames.—Poésie : A. M. Chs, Gauvreau "Des Muses Santones," par J. B. Caouette.—La science des métaux.—Primes du mois de mars.—Les explorateurs contemporains, par Jules Gros.—Une heure d'angoisse.—Le coin des enfants.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi.—Devinettes récréatives.

GRAVURES : La Vierge à la chaise : Tableau de Raphaël.—Concert d'artistes : Types divers.—Les explorateurs contemporains.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

Je le reconnais une fois de plus : c'est bien drôle dans le monde.

La semaine dernière, pendant que je m'escrimais à vous présenter sous son vrai jour, Guillaume 1^{er}, empereur d'Allemagne et ennemi de la France, j'étais loin de me douter que l'excellent graveur du MONDE ILLUSTRÉ nous préparait une gravure magnifique, le portrait de l'homme au casque, et qu'il allait nous donner un petit chef-d'œuvre.

La chose a été remarquée par beaucoup de nos lecteurs, et plusieurs d'entre eux, qui partagent mes idées au sujet du chef des Teutons, m'en ont fait la remarque.

— Vos gravures sont exceptionnellement bonnes cette semaine, disaient ils, mais nous le constatons avec peine, car nous n'aimons guère le sujet de la première page.

A ces observations nous ne pouvons guère répondre qu'une chose : c'est que nous promettons à nos abonnés de leur donner à l'avenir des gravures des mieux exécutées et que, pour commencer notre quatrième année d'existence, nous allons employer un papier de qualité extra.

LE MONDE ILLUSTRÉ avance petit à petit, mais sa marche est sûre et il sait où il va.

. Si je n'aime guère les empereurs autoocrates, je dois avouer cependant que le singulier métier qu'ils font a bien ses inconvénients et ses ennuis.

L'une des communes préoccupations de ces personnages couronnés est en effet de s'attendre à sauter à chaque instant.

Que nous sommes heureux de ne pas avoir d'empereur et de nous contenter d'un gouverneur général, que nous payons grassement, à condition qu'il ne fasse rien, tout comme un domestique de bonne maison !

En Russie, le mois dernier, on vient encore d'essayer de tuer le czar, et les conjurés avaient eu soin de choisir l'anniversaire de l'assassinat d'Alexandre II, père du souverain actuel, pour exécuter leur sinistre projet.

L'empereur de Russie est cependant un excellent souverain et l'impératrice, cette douce et charmante princesse Dagmar, mérite toutes les sympathies, mais dans ce pays étrange, plein de complots et de mystères, les assassins pullulent et le nihilisme atrophie toutes les intelligences.

. Les journaux d'Europe nous disent comment le crime projeté a pu avorter :

M. Geisser, commandant de la ville, et les autorités de police savaient depuis la semaine dernière que les nihilistes préparaient un attentat. Plusieurs anciens étudiants étaient vigoureusement surveillés. L'empereur avait en outre été averti immédiatement. C'est pourquoi il refusa de se conformer au désir de l'impératrice, qui voulait passer le carême à Saint-Petersbourg, et décida que la cour se rendrait le 13 à Gatchina.

Les membres de la famille impériale résolurent d'aller à la chapelle expiatoire de la forteresse et de se rendre ensuite, par la perspective Newski et la Morokaias à la gare de Varsovie, pour se faire conduire à Gatchina par un train spécial.

Une foule d'agents de la police secrète étaient postés dans les rues.

Pendant que l'empereur et l'impératrice étaient à la chapelle de la forteresse, un agent de la police secrète suivit sans interruption un individu suspect, ancien étudiant en droit, qui paraissait porter un assez gros livre sous le bras.

Cet individu s'entretint, à l'angle de la Morskaia et de la perspective Newski, avec un autre individu suspect, qui était aussi un étudiant, et qui portait une gibecière.

Ces deux hommes furent arrêtés, et l'on constata que le livre et la gibecière n'étaient autre que des bombes explosibles chargées.

On téléphona aussitôt à la chapelle de la forteresse, et l'on mit l'empereur au courant du résultat des recherches de la police.

L'empereur ne dit rien à l'impératrice ; les membres de la famille impériale quittèrent la chapelle.

L'empereur et le grand-duc héritier prirent place dans la première voiture et l'impératrice dans la seconde.

On prit une route différente de celle qui avait d'abord été fixée ; on suivit le quai de la Néva et l'on arriva, après plusieurs détours, à la gare d'où l'on partit immédiatement pour Gatchina.

Ce n'est qu'au moment du départ du train que l'on fit part de ce qui s'était passé à l'impératrice, qui pleura alors à chaudes larmes.

Sans l'arrestation des deux anciens étudiants, l'attentat aurait certainement eu lieu.

On raconte que les bombes étaient admirablement construites ; on dit, en outre, que les individus qui ont pris part à l'attentat sont tous arrêtés.

. Les journaux russes ont raconté le fait simplement, sans phrase, comme une chose toute naturelle, et pas un d'entre eux n'a écrit une ligne pour flétrir cette tentative criminelle.

On est tellement habitué à ce genre d'affaires qu'on n'y fait plus attention.

Les Allemands ont profité, bien entendu, de l'occasion pour représenter que Paris était le quartier général des nihilistes, et que c'était là que se formaient les complots et que se fabriquaient les machines infernales, etc...

De là, de suite, une comparaison toute à l'avantage de Berlin.

Ces êtres là oublient que les dernières élections ont révélé l'existence de plus de cent mille socialistes, rien que dans la capitale de l'Empire allemand.

. Je vous ai longuement parlé, dans ma dernière causerie, de la grave question de l'alcoolisme.

Je constate avec le plus grand plaisir que les Montréalais ont nommé un comité chargé de préparer des amendements à la loi des licences, et que ce comité compte, parmi ses membres, les commissaires des licences, qui sont les autorités vraiment compétentes en pareille matière.

L'augmentation du prix des licences serait une excellente mesure, ainsi que la sévérité des pénalités contre ceux qui enfreignent la loi.

Le comité a beaucoup de réformes à proposer,

et ces réformes doivent être bien étudiées avant d'être soumises au parlement.

Si j'avais voix au chapitre, je proposerais que l'on autorisât certains restaurateurs, une demi-douzaine au plus, à tenir leurs établissements ouverts pendant la nuit, en payant une taxe spéciale.

Les restaurants de nuit sont un mal nécessaire, et il vaut mieux qu'ils existent officiellement qu'autrement.

La surveillance en sera plus facile.

On devrait également donner des licences spéciales aux personnes qui ne vendent que de la bière et du vin. Par vin j'entends le *Claret* et non ces poisons que l'on vend sous le nom de *Port-wine*, *Cherry*, etc.

Partout où l'on consomme beaucoup de vin, on constate qu'il y a moins d'ivrognes qu'ailleurs.

. A propos d'alcools, les Etats-Unis viennent de publier des statistiques très intéressantes.

Nos voisins ont dépensé l'année dernière sept cent millions de piastres en boissons alcooliques. En évaluant la population *buwante* à quinze millions, on arrive à une dépense moyenne d'environ cinquante piastres par tête.

Les statistiques des cinq dernières années nous montrent une diminution dans la consommation des spiritueux, tandis que celle de la bière a beaucoup augmentée.

En 1840, on consommait quarantetrois millions de gallons de boissons alcooliques, tandis qu'on en a absorbé soixante-douze millions de gallons en 1886.

Ce qui prouve, en tenant compte de la grande différence du nombre d'habitants à ces deux époques, qu'en réalité on est moins ivrogne de nos jours qu'il y a quarante ans.

Par contre on constate le contraire en ce qui regarde la consommation du vin et de la bière.

En 1840, on buvait vingt-trois millions de gallons de bière, on en débite aujourd'hui six cent quarante-deux millions de gallons.

Inutile de dire que les Allemands de l'ouest sont les principaux déversoirs de cette énorme quantité de liquide.

Quand à la consommation du vin, elle n'a que quintuplé.

L'étude des statistiques des autres pays serait certainement d'une très grande utilité aux membres du comité catholique.

. Je regrette toutefois de ne voir dans le comité le nom d'aucun médecin, car je crois que l'opinion de plusieurs d'entre eux eût été d'un grand secours.

Cette réflexion m'est inspirée par la lecture d'un excellent article, *l'Alcoolisme*, publié par monsieur le docteur A. H. Paquet, dans la *Gazette Médicale de Montréal* du mois dernier, sujet très bien traité et d'une manière vraiment pratique.

Puisque j'ai nommé cette excellente *Gazette Médicale*, il est de mon devoir d'en recommander la lecture à tous ceux qui aiment la science.

Les docteurs Bourque, J. Asselin et M. Beausoleil y publient des articles très remarquables.

. Les députés anglais sont en train de composer en pratique un manuel de politesse parlementaire.

Il y a quelques jours, dans une séance de la Chambre des Communes, un monsieur Saunderson n'a rien trouvé de mieux à dire à ses adversaires qu'ils étaient les associés des criminels, des dynamitards, des assassins, etc.

Cette accusation, aussi sottise que grosse d'injures, a soulevé une tempête dans le camp Parnellistes, et bientôt on entendit des phrases de ce genre :

— Vous êtes un menteur !

— Vous êtes un lâche et un vil menteur !

— Si je vous rencontre en dehors de la Chambre, je vous ferai votre affaire !

Le tohu-bohu fut indescriptible, la séance se termina au milieu d'un brouhaha impossible, et les graves députés britanniques sortirent du palais avec la ferme conviction qu'ils étaient les plus beaux spécimens des législateurs constitutionnels et qu'ils venaient de donner au monde le spec-

tacle d'une assemblée sachant délibérer avec sang-froid et avec le parlementarisme le plus parfait.

* * On doit inaugurer prochainement à Rouen la statue de Cavalier de la Salle, le grand découvreur que le Canada, presque autant que la France, a le droit de revendiquer comme un des siens.

L'Académie Française, bien que très avare de ses faveurs, a voulu que la fête ait lieu sous ses auspices, et a prié M. Louis Fréchette d'être le poète de cette grande journée.

M. Fréchette peut être fier de l'honneur qui lui a été fait, et le Canada voit avec plaisir que la France n'oublie pas sa fille d'Amérique.

M. Fréchette doit partir le sept mai pour assister aux fêtes de Rouen.

Que les vents lui soient favorables, et que notre poète veuille bien dire à nos frères de là-bas combien nous les aimons et avec quelle sollicitude nous suivons la fortune de notre vieille mère, la France immortelle !

Lion Leduc

CUISINEZ, MESDAMES

ES Belges viennent de mettre en pratique une idée qui mérite d'être approfondie et dont l'exécution fera tressaillir d'aise, au fond de leurs tombes, les mânes des Grimod de la Reynière, des Brillat-Savarin et de tant d'autres gourmets et cuisiniers célèbres.

Le conseil communal de Bruxelles a prescrit que dans toutes les écoles de filles, écoles primaires et supérieures, l'art de la cuisine serait désormais un sujet obligatoire de l'enseignement.

L'idée est excellente en même temps que très pratique. Le cours dont il s'agit sera divisé en deux parties : la première, à l'usage des jeunes filles que la fortune n'a point favorisées, comprendra l'enseignement de la cuisine des ménages ; dans la seconde, au contraire, il ne sera question que de la grande cuisine.

Et tandis que les unes, initiées à la théorie du pot-au-feu, apprendront la manière dont il doit être conduit pour conserver au bouillon sa saveur et au bouilli sa tendreté, les autres, pénétrant les deux mystères des recettes les plus exquises, s'appliqueront à confectionner des fumets de bécasse, de grive ou de perdreau.

Une femme de lettres a écrit dans un de ses ouvrages : "Les femmes ont été créées pour faire la cuisine."

J'entends d'ici mes aimables lectrices protester contre cet aphorisme, brutal en apparence, qui peut même, jusqu'à un certain point, leur paraître entaché de paradoxe, mais qui, en somme, n'a rien de très exact et de très sage. J'aperçois leurs lèvres roses se plisser avec mauvaise humeur, esquissant une moue qui ne me laisse aucun doute ; je vois leurs grands yeux noirs braqués sur comme autant de pistolets, me menacer de leurs regards foudroyants. Mais, de grâce, mes belles dames, avant de me maudire et de me condamner, laissez-moi vous présenter ma défense.

La cuisine est un art ; c'est même le plus ancien des arts, et j'ajouterai : le plus utile.

A l'heure présente, on bourre la tête des pauvres jeunes filles d'un tas de choses qu'elles n'arrivent qu'à connaître très imparfaitement et qui, pour la vie pratique, ne sont d'aucune utilité.

Qu'elles occupent leurs loisirs à peindre sur faïence, à ébaucher des aquarelles, à modeler quelque figurine, à broder au plumetis, rien de mieux. Mais n'y a-t-il pas temps pour tout ? D'ailleurs, est-ce donc un si petit mérite que de savoir traiter avec habileté un entremets délicieux, une pâtisserie friande ?

Loin, bien loin de moi est la pensée de vouloir rougir vos jolies mains blanches. Apprendre la cuisine ne veut pas dire éplucher les légumes et laver la vaisselle. Fi donc ! Pour rien au monde, je ne voudrais vous voir affubler du tablier griseux ; rassurez-vous, vous ne sentirez pas le grailon.

Mais je mets en fait qu'une femme d'esprit qui sait la cuisine est de beaucoup supérieure à celle qui en ignore les secrets, cette dernière fût elle artiste jusqu'aux bouts des ongles.

X. X.



A. M. CHS GAUVREAU "DES MUSES SANTONES"

(REPOSE)

"Toute vie est un flot de la mer de douleurs ;
Leur anartume un jour sera ton ambrosie,
Car l'urne de la gloire et de la poésie
Ne se remplit que de nos pleurs !"

L'autre soir, accoudé sur le bord de ma table,
La cigarette aux dents et la plume à la main,
J'essayais de ravir à ma muse indomptable
Des vers que je voulais risquer le lendemain ;

Mais hélas ! la cruelle avec indifférence
Accueillait les soupirs s'exhalant de mon cœur,
Et, malgré mes appels et ma persévérance,
Ne daignait m'accorder qu'un silence moqueur ?

Alors en grommelant je rejetai ma plume
Que j'avais pris la peine, entre vingt, de choisir !
Ma foi, j'aurais troqué mon luth contre l'enclume
Que l'artisan du coin fait vibrer à loisir...

Je vouais à Pluton l'objet de ma tendresse—
La muse qui m'avait tant de fois éclairé—
Lorsque l'on me remit les vers qu'à mon adresse
Votre lyre chanta dans *Le Monde Illustré*.

* * *

"Sachons lutter," tel est le titre du poème
Où votre âme meurtrie épanché ses douleurs,
Implorant la pitié pour le malheureux même
Dont le fol égoïsme a causé vos malheurs !

L'égoïsme a chassé l'ange de l'espérance
Qui berçait votre esprit du rêve le plus beau ;
Il ne vous reste plus que l'amère souffrance,
Aussi lourde à porter qu'un marbre de tombeau !

Ah ! votre cœur croyait—avec raison sans doute—
Que l'homme parvenu doit être bienfaisant,
Quand le hasard, un soir, plaça sur votre route
Un sot que la fortune a rendu méprisant !

Oui, votre cœur honnête ignorait qu'en ce monde
Il est des êtres vils au visage de saint,
Qui se cachent parfois—comme un serpent sous l'onde—
Pour dérober le dard qui perce notre sein....

* * *

Comme vous j'ai souffert de la malice humaine :
De vieux amis j'ai vu l'affreuse trahison ;
D'illustres vaniteux j'ai mérité la haine,
M'étant permis de rire un peu de leur blason....

Et pour avoir, jadis, proclamé que ma race
Laverait tôt ou tard l'épouvantable affront
De vivre sous le joug, j'ai payé cette audace
De lèse-loyauté.... mais je tiens haut le front !

Barde, vous l'avez dit : "Il faut souffrir, pleurer."
"La souffrance à tout front doit mettre son empreinte,
"Et toujours et sans cesse elle devra durer,
"Et pas un n'est exempt de sa fatale étreinte !"

Ah ! ne désespérons ni de Dieu ni des hommes :
Dieu récompense un jour ceux qui savent lutter ;
Et nous pauvres humains — dieux tombés que nous

[sommes—

Si nous causons des torts, sachons les racheter !

J. B. CAQUETTE.

Avril 1887.

LA MODE PRATIQUE

NOUVEAUTÉS PRINTANIÈRES

La robe.—Toujours des costumes composés de deux étoffes diverses. Des jupes drapées, soit à panneaux ou quilles, soit à plissés. À noter le plissé *accordéon*, très fin comme son nom l'indique, joli, mais un peu lourd pour entrer en été. Je lui préfère la draperie à revers, délicieuse par exemple en cachemire léger et foulard. Les laines s'vides unies, imitation de drap, peuvent être simplement découpées à larges dents.

Les corsages sont de plus en plus garnis devant

et très souvent aussi ornés *plat* dans le dos, ce qui offre d'agréables facilités pour dissimuler au besoin une réparation, ou pour donner une largeur nécessaire.

Les guimpes, les empiècements, les gilets, les bouffants ont toujours du succès. L'encolure bouffante sur le côté, avec une petite patte, tandis que le corsage ferme toujours au milieu, a beaucoup de genre. Les manches très froncées n'ont pas sérieusement pris. On se tient à un juste milieu très louable, et l'on adopte volontiers le petit poignet.

Quoiqu'on ait dit qu'il n'y aurait pas de couleur à la mode, cette année, on s'aperçoit bien de la faveur dont jouit le vert. Le soir, on porte les teintes glauques pâles, l'aigue-marine que j'ai déjà signalée, et, à la ville, les nuances très foncées. Mais, il est évident que les succès du jour sont pour les mille raies, mille carreaux, écossais et quadrillés en toutes couleurs et combinaisons de mélanges.

Pour *habillé*, la palme est à la faille française rappelant la cicilienne, et meilleure d'usage. On lance aussi la peau de soie. Les pékins, brochés, gaze et velours, dentelles laises perlées, restent les plus riches étoffes.

En fantaisie il y a les fil-à-fil cannelés, granités, sergés qui se soutiennent, et enfin comme plus nouveau avec les quadrilles camayeux, le broché plumetis. Puis, encore énormément de tissus à jour : canevas, étamines, résille, dentelle de laine, etc., etc.

En fait de cotonnades, tout ce qu'on a déjà porté, surtout la satinette. Ne pas oublier le col, les poignets sinon un petit plastron en velours. Une garniture de nombreux petits boutons de nacre, presque ronds, va parfaitement avec ce type de robe.

On pronostique le retour aux *fourreaux*. Mais je conseille de laisser l'innovation aux excentriques.

COUSINE JEANNE.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTES DES RECLAMANTS

Montréal.—Olivier Bellefeuille (\$25.00), 2659, rue Notre-Dame; Madame Louis McBeth (\$15.00), 305, rue Panet; J. B. Désourdis, 2645, rue Notre-Dame; J. N. Picard, 190, rue Sanguinet; Louis Archambault, 40, rue Maisonneuve; George Cauchon, 527 1/2, rue Albert; Jean-Bte. Latrémouille, 10, rue Laberge; A. Hogue, 176 1/2, rue St-Christophe; Dame George Ciry, 254, rue Suzanne; A. Brouillet, 30, rue Robin; Delle Ida Charpentier, 40, rue St-Denis; François Dépatig, 286, rue Beaudry; Hugue Véronneau, 32, rue St-Félix; Théophile Paquette, 12, rue Robin; Joseph Larin, 159, rue St-Martin; Delle M. E. Brière, 421, rue Craig; Dame Elzéar Pelletier, 297, Chemin Papineau; Joseph Racand, 28, ruelle Poêle; George Denis, 152, rue St-Maurice; Jean-Bte. Daudelin, 164, rue Dufresne; Ludger Emond, 306, rue Beaudry; Joseph Patenaude, 77, rue Montcalm; André Danti, 1318, rue Notre-Dame; E. Bartrelot, 30, rue Marie-Louise; Dame N. Bonneville, 477, rue des Seigneurs.

St-Jean-Baptiste de Montréal.—Alphonse Laverdure, (\$50.00), 194, rue Panthaleon; J. H. Parisseau, 1184, rue St-Laurent; George Charland, 354, rue Hypolite.

Québec.—P. L. T. Normandin, 148, rue St-Olivier; François Fournier, 163, rue La Couronne; Delle Malvina Langlois, 86, rue St-Patrick; Joseph Philias Dion, 78, rue Victoria, St-Sauveur; Charles Côté, 240, rue St-Jean; Joseph Lemoine, 87, rue Berthelot; J. B. E. Dion, 43, rue Victoria, St-Sauveur; Dame Pierre Lépine, marché Berthelot; Pierre Rochette, coin des rues Arago et Sauvageon St-Sauveur; Elzéar Marois, 248, rue St-Jean; Octave Roy, 30, rue Couillard; François Deguise, 13, rue St-Michel; J. E. Defoy, chemin Ste-Foye; Théophile Perreault, rue des Fossés, St-Roch; Arthur Pouliot, et Cie, 107, rue Arago, St-Roch; E. Théodore Moreau, 8, Côte Abraham.

Longueuil.—Delle Marie-Louise Patenaude, \$4.00; Adolphe Trudeau.

Ville St-Henri.—Dame Venance Côté, 73, rue St-Augustin.

Pointe St-Charles.—Dame Hermine Lemoine, 158, rue Centre.

Lachine.—Dame Vve J. Bte. Poitras.

St-Césaire.—Dr Alfred Guertin.

Watton.—M. l'abbé F. Venant Charest.

Hochelaga.—Z. Bellefleur, jardinier, haut de la rue Desery.

Village St-Gabriel.—Dame Auguste St-Michel, 331 1/2, rue du Grand-Tronc.



CONCERT D'AMATEURS. — TYPES DIVERS

LES EXPLORATEURS CONTEMPORAINS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE

VOYAGE DE M. H. COUDREAU

IV

À la limite du cadre consacré à un article m'a obligé à interrompre le récit que m'a fait M. Coudreau de ses études relatives à l'ancienne nation des Amazones. C'est pourquoi je reprends cette analyse au moment où je l'ai laissée.

J'ai dit que les femmes ne pouvaient voir, sous peine de mort, le symbole de Jurupari, et que même, quand c'était purement malgré leur volonté qu'elle l'avaient entrevu, elles étaient damnées sans pitié à boire le poison.

M. Coudreau a vu, à Panore, des missionnaires français, pour tout le reste maîtres absolus d'une population qu'ils avaient subjuguée, attaqués furieusement par leurs paroissiens.

L'un d'eux avait montré le symbole, et pour cela il reçut deux coups de feu dans la poitrine, pendant qu'à ses côtés, sur la place de l'église, cinq femmes, coupables involontaires d'avoir vu le symbole sacré, agonisaient empoisonnées par le poison indigène, le *taya*.

L'explorateur se fit raconter toutes les légendes locales, car il est fermement convaincu que c'est par elles qu'on reconstitue l'histoire des nations, et que cette histoire est essentielle pour établir sûrement la différence des races et les origines des innombrables tribus qu'on rencontre dans l'Amérique du Sud.

Voici quelques-unes des révélations contenues dans ces légendes. Elles justifient pleinement les conclusions de Coudreau sur l'histoire et l'origine des mystérieuses Amazones, sur lesquelles on a déjà tant raisonné et déraisonné.

Autrefois, dit la légende, des hommes et des femmes toujours en guerre sont venus du bas du fleuve, par de grandes prairies.

Evidemment, les prairies de l'Amazone et du rio Branco. Quand ils furent arrivés au Uaupes, un général surgit dans l'armée des hommes. Ce général était fils des puissances d'en haut, car il était émané du divin Jurupari. Il fut victorieux, et l'orgueil des femmes fut pour jamais anéanti.

Dès lors, toutes les lois tendirent à exhausser les hommes et à rabaisser les femmes.

Avant cette mémorable bataille, c'étaient les hommes qui avaient la chevelure longue et les femmes qui avaient les cheveux courts. Depuis, c'est le contraire qui s'est produit. Ce n'est que dans certaines tribus, où la supériorité et pour ainsi dire l'hégémonie des femmes s'est conservée, que l'ancienne coutume relative à la coiffure des deux sexes s'est maintenue.

Sur les rochers énormes qui émergent des catacactes, ces légendes locales sont gravées dans le roc. M. Coudreau en a copié fidèlement les inscriptions hiéroglyphiques qu'il a rapportées et qui ne constituent pas la partie la moins curieuse de son bagage scientifique.

C'est à des études de cette nature et à d'autres encore relatives à l'histoire naturelle, à la confi-

guration du sol, à la direction des cours d'eau, aux mœurs et coutumes des tribus indiennes qui lui donnaient l'hospitalité, à leur façon de vivre, à leur industrie primitive et naïve qu'il a employé son temps. Ces études, il les a réunies en une série d'articles qu'il a semés avec une prodigalité sans pareille dans toutes les revues scientifiques et qui, réunis et développés, formeraient la matière de dix volumes de voyages d'un intérêt sans égal.

Le jeune explorateur se décida à quitter des lieux si pleins d'enseignements précieux, et il redescendit sans encombre toutes les chutes du rio Negro.

Il alla visiter dans la Padauri, au pied de la fameuse Sierra Parimé, un de nos compatriotes, un Bordelais, qui dirige dans ces régions perdues une importante exploitation de caoutchouc.

Nous n'insisterons pas sur le plaisir que doivent ressentir deux hommes, deux compatriotes, qui se serrent la main si loin de toute civilisation européenne, si loin de la mère patrie. Le nég-

dialectes indigènes jusqu'alors inconnus. Qu'on consulte les bulletins de la Société de géographie de France, ceux de la Société de géographie commerciale de Paris, de la Société normande de géographie, de la Société de géographie de Lille, la *Revue du monde latin*, la *Revue scientifique*, la *Revue sud-américaine* et bien d'autres dont le nom m'échappe, et l'on verra, semées çà et là, partout dans ces précieux recueils, les découvertes et les explorations de l'infatigable et savant voyageur.

Pour donner une idée de l'importance de cette œuvre, qu'il me suffise de dire que rien qu'avec le récit de son sixième voyage, dont je me propose de faire ici une rapide analyse, il a donné, à la Société normande de géographie qui a son siège à Rouen, assez de matière pour que le savant autant qu'aimable M. Gabriel Gravier, le secrétaire général et le président d'honneur de cette société, en ait composé un de ces volumes dont il semble avoir le monopole et qui sont des chefs-d'œuvre de goût et de typographie.

Une Société de géographie s'honore quand elle répand dans le monde des ouvrages semblables, où vibre le cœur du voyageur, où c'est lui qui parle, qui raconte les péripéties de son voyage, ses observations et ses études.

Mais revenons à l'œuvre accomplie par M. Coudreau.

Il a obtenu, d'ailleurs, dans le monde savant, la juste récompense de son mérite.

La Société de géographie commerciale de Paris lui a décerné sa grande médaille d'or. Il s'est, malgré la trépidation et l'antique de son caractère, créé d'heureuses relations, aussi bien dans le monde politique que dans celui qu'intéresse la grandeur de la France à l'étranger, et dans la presse qui lui a prodigué toutes ses faveurs.

Et cependant, bien qu'il soit incomparablement compétent dans des questions aussi intéressantes que celle du travail pénal dans la Guyane française, que celle de l'utilisation des races indigènes de la Guyane centrale, que celle de la contestation diplomatique entre la Guyane française et le Brésil, que celle de l'acclimatation des Européens dans les prairies de la Guyane, des terrains contestés et de l'Amazone, que celle des intérêts français dans ce merveilleux marché américain (un nouveau monde dans le Nouveau Monde, a-t-il dit); bien qu'il ait écrit une brochure aussi utile que précieuse sur la nécessité d'avoir un consul à Para; bien qu'il se soit fait connaître comme caractère, chose rare à notre époque, comme désintéressement,

comme science, comme plume habile et délicate et peut-être devrait-on mettre au premier rang cette qualité citée la dernière, car c'est celle qui a le plus manqué aux plus glorieux explorateurs; malgré tous ces titres si complets, où en est-il? A-t-on payé les dettes qu'on lui a fait contracter? L'a-t-on utilisé à nouveau? Aurait-on peur, à notre époque d'égalitarisme niveleur, de ceux qui donnent la preuve qu'ils sont quelqu'un?

D'ailleurs, l'époque n'y fait pas grand'chose; car si l'on veut porter ses souvenirs en arrière, on se rappellera du sort qui fut réservé à l'immortel Dupleix, qui mourut de misère après avoir donné les Indes à la France.

Plus récemment, qui ne s'est associé aux justes revendications de Jean Dupuis? qui n'a blâmé les ministères intéressés d'abandonner et de laisser sans les utiliser des hommes comme Paul



Il reçut deux coups de feu dans la poitrine.—Page 405, col. 1.

cient bordelais témoigna sa joie au voyageur en lui donnant une cordiale hospitalité.

M. Coudreau rentra ensuite à Manaos, puis il résolut d'entreprendre de revenir à Cayenne par le rio Branco et il ne tarda pas à mettre ce projet à exécution.

Par la plus louable des émulations, lui qui était déjà allé jusqu'au pied des Andes, se proposait de faire plus, d'une traite, sans rentrer sur le territoire français, sans lâcher son bâton de voyageur, que son illustre prédécesseur, le regretté docteur Crevaux, n'avait fait durant ses quatre voyages consécutifs.

6^{me} VOYAGE.—Nous l'avons dit, mais je crois devoir insister sur ce fait, M. Coudreau est en France depuis un an; il a publié, en enfant prodige, dans une douzaine de bulletins ou de revues, au moins mille pages de bon texte, plusieurs mètres carrés d'itinéraires, huit vocabulaires de

Soleillet, comme Brau de Saint-Pol Lias, comme ce charmant explorateur du Sénégal, Noiret, qui a publié d'une façon si originale et si intéressante le récit de son voyage au Fouta-Djallon.

Marche qui eut, avec le marquis de Compiègne, l'insigne honneur d'avoir le premier remonté le fleuve Ogooué, Marche qui vient d'accomplir un si brillant et si précieux voyage aux Philippines, est à Paris, inoccupé; et quand un homme du mérite de M. d'Ujfalvy entreprend, avec son héroïque compagne, un voyage dans l'Himalaya, il est obligé d'en faire les frais de sa propre bourse.

Les choses ne sauraient durer longtemps ainsi, car nous croyons savoir qu'au ministère de la marine et des colonies, et à côté de ce ministère, il se trouve deux ou trois hommes de haute valeur, qui ont compris l'intérêt national, et—pourquoi ne pas le dire aussi? la gloire personnelle qu'ils retireraient à utiliser comme ils le méritent des hommes qui ont fait leurs preuves, ainsi que le prouvent tous nos musées.

Donc, nous espérons fermement que bientôt nous verrons Paul Soleillet, qui est retourné au Choa à ses propres frais, recevoir le mandat de représenter la France auprès de Ménélick II, qui l'honore de son amitié; que Brau de Saint-Pol Lias reprendra, à titre de missionnaire scientifique, ses explorations dans les îles de la Sonde, dans la presqu'île de Malacca et dans l'Indo-Chine; que Jean Dupuis, le nouveau Duplex, recevra enfin la juste indemnité qu'une loi votée par le parlement lui accorde et qu'on utilisera, au bénéfice de la patrie, la sympathie qu'il a su acquérir chez les Tonkinois.

Nous espérons, en un mot, que le gouvernement français comprendra enfin qu'il importe d'entretenir à ses frais des missionnaires scientifiques et commerciaux dans toutes les parties du monde et que ces postes si périlleux ne doivent pas être le domaine exclusivement réservé aux officiers ou aux médecins de marine.

Qu'on se hâte de donner satisfaction à M. Cou-dreau; qu'on lui rende l'argent qu'il a avancé ou qu'il doit encore et qu'on utilise bien vite un homme dont les débuts dans la carrière de voyageur ont été si brillants.

Dans le prochain numéro, nous raconterons son sixième et dernier voyage dont nous avons reculé le récit pour des digressions qui, je crois, ne sont pas tout à fait inutiles ou étrangères à notre sujet.

JULES GROS.

(La fin au prochain numéro)

UNE HEURE D'ANGOISSE

J'ÉTAIS un honnête artisan; j'aimais le travail, mes bras robustes et nerveux ne demandaient qu'à se mouvoir. D'ailleurs, ma femme et mon enfant étaient là qui m'en faisaient une obligation sacrée. Mais la bonne volonté ne suffit pas toujours à qui veut gagner sa vie; diverses crises industrielles survinrent, et je ne réussis pas à tenir, comme on dit vulgairement "la tête au-dessus de l'eau." Après avoir lutté deux ou trois ans contre une misère toujours croissante, nous primes la grave résolution de partir pour l'Australie, où quelques-uns de nos camarades nous avaient déjà précédés et nous encourageaient par leurs lettres.

Là, pour le travailleur, la terre recèle toujours de l'or.

Autour de ma hutte rapidement bâtie, le sol bien remué et ensemencé nous donne bientôt les plus belles récoltes, tant en grains et en fruits qu'en légumes. Je tirai les semences de Sidney, j'en avais en outre emporté une grande quantité de la mère patrie. Nous vivions dans le désert; mais ce désert fleurissait comme un parterre de roses.

Il y avait bien aussi quelques inconvénients: par exemple la crainte des noirs qui se permettent d'étranges choses par-ci par-là, et le lieu où nous demeurions était terriblement isolé, car on nous avait assigné un terrain loin de toute colonie.

D'un autre côté, il nous manquait souvent, non pas le nécessaire, mais ce surperflu du pauvre, qu'une longue habitude et le train de vie d'une ville rendent presque indispensable. Toutefois,

avec une santé excellente, nous n'avions pas grande peine à nous faire cette existence primitive et tranquille.

Nous menions cette vie paisible et heureuse depuis deux ans, lorsqu'un jour que je travaillais au jardin, j'entendis ma femme m'appeler d'une voix étrange et saccadée.

Je tressaillis en levant la tête, je la vis arriver en courant, les mains étendues et si mortellement pâle que je jetai ma bêche pour la prendre dans mes bras.

A l'instant même elle ferma les yeux, un frisson la secoua de la tête aux pieds et elle s'évanouit.

Ma première pensée fut que les noirs étaient là; déjà je voyais ma hutte en flamme, déjà je sentais la pointe des lances dans ma chair...

Ce vertige passé je promenai mon regard autour de moi; tout était calme.

Le petit George, assis dans le sentier jouait avec des fleurs; un oiseau chantait, le chien de garde ronflait au seuil de la porte.

Il fallait donc que ma pauvre femme eut été saisie de quelque indisposition subite. Plein d'une inquiétude facile à comprendre, je la considérais en songeant à la manière dont je me procurerais du secours, quand tout à coup son visage se contracta, elle frissonna de nouveau et dit:

—Henry, oh, la petite... un serpent.

A ces mots je sentis tout mon sang refluer avec violence vers le cœur, un nuage me passa devant les yeux, les oreilles me tintèrent et j'ignore comment j'arrivai jusqu'à la hutte. Ma femme se pressait contre moi en tremblant et moi je regardais à l'intérieur où dormait dans son berceau la petite Marie, âgée de neuf mois.

Il me semblait que mon cœur se transformait en un morceau de glace, quand j'aperçus au pied du berceau, arrondi en une masse verdâtre et luisante, un serpent monstrueux qui couvrait une partie du corps de ma fille. Ils dormaient tous deux.

Appuyé sur une houe que j'avais prise machinalement, je demeurai immobile, fasciné par cet horrible spectacle. Je regardai la tête du serpent posée au sommet de ses anneaux, et j'eus l'idée confuse que si l'enfant s'éveillait, c'en était fait de sa vie.

Une foule de pensées me traversèrent l'esprit, également dangeueuses et impraticables.

Si je parvenais à atteindre le berceau sans réveiller le serpent, que ferais-je encore, car je n'oserais le frapper de peur de blesser mon enfant qu'il couvrirait de ses replis?

D'un autre côté, si la petite se réveillait en même temps, ce qui était probable, je courais l'effroyable risque de la voir étouffer sous mes yeux: il y avait dix à parier contre un, que l'enfant par ses cris d'effroi exciterait la colère du monstre, et je savais avec quelle rapidité ces affreux reptiles s'enroulent autour de leur victime et, s'ils sont venimeux, ils la foudroient en une seconde.

Je calculai toutes les chances sans détourner mon regard du berceau, dont les deux hôtes continuaient à dormir paisiblement.

Sans remuer, je murmurai tout bas à l'oreille de ma femme le mot "fusil."

L'instant d'après elle me remit mon arme et alla s'agenouiller avec George sous un arbre à quelque distance. Je remercie Dieu de tout mon cœur de lui avoir épargné la vue de ce qui allait suivre.

J'examinai la charge du fusil, j'y coulai une balle d'une main tremblante et j'attendis que l'occasion de faire feu se présentât.

Une demie-heure entière, un siècle d'angoisse, je restai ainsi à l'affût, dévorant des yeux tantôt l'horrible reptile douillettement couché sur la couverture, tantôt le visage innocent de ma petite Marie, embelli par un doux sommeil.

Parfois ma tête s'égarait au point de me faire oublier l'issue de la scène et la part que je devais y prendre. Mes mains tremblaient de façon à ne pouvoir tenir le fusil, et de grosses gouttes de sueur inondaient mes tempes.

Tout-à-coup, et comme frappés par le même signal, le reptile et l'enfant se réveillèrent.

Il y eut un mouvement rapide dans le berceau. Affolé, je trouvai dans ma terreur la force de désespoir, j'épaulai mon fusil avec un sang-froid qui m'épouvante encore; le monstre se déroula

à mes yeux dans toute sa longueur, et ses anneaux glissant l'un sur l'autre avec rapidité remplissaient tout le pied du berceau; sa spirale roula et ondula sa peau humide chatoyait à la lumière et jetait mille reflets brillants, pendant qu'il levait lentement la tête et s'approchait du visage de ma fille.

Je voyais sa langue fourchue sortir et rentrer comme un éclair, ou briller dans un jeu rapide aux coins de sa gueule; je voyais l'éclat facinateur de ses yeux, et déjà je croyais entendre les cris d'effroi de l'enfant, dont il dominait le visage.

Un tremblement fiévreux s'empara de mon corps, quand je vis la tête du monstre se renverser, puis se balancer lentement de droite et de gauche, pendant que son cou gonflait et que son dard scintillait au bout de sa gueule comme une flamme bleuâtre; il se préparait à frapper.

C'était le temps de faire feu, mais je n'en avais plus de force. Je posai mon arme et je saisis ma houe, pensant abattre l'animal avec le manche qui était gros et solide; ma main retomba comme paralysée le long de mon corps en voyant l'innocente petite créature étendre les bras et sourire au monstre, dont la tête, en se balançant, faisait éclater mille couleurs merveilleuses.

Lorsque l'angoisse qui m'oppressait fut devenue insupportable, je sentis ma force me revenir comme par enchantement. Je me jetai sur mon arme, et au moment même où le reptile ouvrait sa gueule toute large pour frapper, je pressai la détente, le coup partit...

Tout le monde sait que les serpents frappent et ne mordent pas: la mâchoire inférieure s'abaisse pour laisser libre le mouvement de l'autre, où réside la force et le venin.

La fumée se dissipa; je vis des anneaux se tor-dre et glisser rapidement sur le bord du berceau, la queue même disparut; puis tous les objets dansèrent autour de moi une ronde infernale et je m'appuyai au mur de la hutte pour ne pas tomber. Ce vertige passa. J'entrai précipitamment, après avoir rechargé mon fusil, je pris l'enfant qui était sain et sauf, et je le portai à sa mère.

Dans le premier moment j'étais comme un homme à qui l'on vient d'ôter un poids énorme de la poitrine, ou comme un nageur à bout de forces qui sent enfin sous son pied le sable du rivage.

Je me mis avec ardeur à la recherche du serpent qui devait se trouver dans cette partie de la hutte où nous couchions. Je finis par découvrir une ouverture entre les planches mal jointes qui formaient le carreau.

C'était par là qu'il s'était esquivé, et à moins qu'il n'y eut en dessous une communication avec le jardin, il devait encore s'y trouver.

Le chat, accroupi auprès de cette fente avec des yeux étincelants, rendait cette dernière supposition plus vraisemblable.

Tout-à-coup, j'entendis un bruit léger sous les planches; je lâchai à toute hâte un coup de fusil dans l'ouverture, et au même instant j'aperçus la peau luisante de mon ennemi, et j'entendis un bruit venant du côté de ma femme.

Je mélançai vers la porte et je vis un serpent monstrueux se débattant sur l'herbe qu'il tachait de son sang.

C'était un spectacle affreux, sa gueule se dressait encore, menaçante et ses anneaux gigantesques roulaient l'un sur l'autre avec une effroyable rapidité. On crut qu'il allait s'élançer sur nous, mais il se débattait en vain: ses mouvements n'étaient plus que les dernières convulsions de l'agonie.

D'un coup de crosse je lui écrasai la tête. J'aurais bien voulu le dépouiller pour conserver sa peau qui était magnifique, mais je ne pus maîtriser mon horreur. Je le mesurai; il avait quatorze pieds trois pouces; sa grosseur était celle de mon bras. Quant à son poids, j'avais vu le berceau pencher lourdement de côté, au moment où le monstre glissait pardessus bord.

Ma petite Marie, si merveilleusement protégée par la Providence, est aujourd'hui une forte et belle fille de dix-huit ans, fiancée au fils du fermier, mon voisin. Ils seront unis au printemps.

Que Dieu bénisse leur avenir comme il a béni notre riant séjour dans ce riant désert, et ils ne désireront jamais échanger la paix de l'abondance de ces tranquilles plaines contre le bruit, la misère et la solitude d'une grande ville.

LE COIN DES ENFANTS

PRIÈRE AVANT LE REPAS

Bénissez, ô mon Dieu, ce pain de chaque jour
Que votre grâce accorde à mon humble de-
mande,
Qu'il apporte à mon corps une force plus
grande,
Et qu'en retour mon cœur vous rende
Plus de respect et plus d'amour.
Mme TASTU.

FACHEUSE MÉPRISE

PETITS lecteurs, je vais vous con-
ter une jolie histoire qui se
passe au Japon. Vous avez
déjà vu, sans doute, des lan-
ternes qui se balancent au vent,
et des écrans, et des vases à la forme
étrange. Ce sont là toutes choses japo-
naises, car à présent, c'est la mode
d'avoir des objets d'extrême Orient.
A Paris, il y a de grands magasins
où l'on ne vend que cela. On y trouve
des étoffes de toutes les couleurs; on
y voit des paravents avec des dessins
étranges, des masques grimaçants,
des porcelaines de Kioto et d'Imari,
des meubles en laque finement dé-
coupés et des lampes de métal ciselé.
Le peuple japonais marche à pas de
géant vers la civilisation. Il a des
artistes incomparables, et l'on dit
que les petits enfants de là-bas savent
tenir un pinceau avant de marcher.
Mais je m'éloigne de mon histoire.
J'y reviens. Je la tiens d'un mien
parent, officier de marine, qui a fait
de beaux voyages dans les pays loin-
tains, et je m'en voudrais de vous en
priver; donc je commence:

M. Koli est, à Yedo, facteur des
messageries. C'est lui qui distribue
les paquets qu'apportent les navires
venant d'Europe.

Il a deux petits garçons, Kassi-
Huma et Sakodo, qui sont curieux
comme de petits Français. Juste-
ment, ce matin, une grosse caisse en
bois est arrivée de Paris, adressée au
consul de France.

Qu'y a-t-il donc dans cette caisse?
Une chose merveilleuse, sans doute?
Cela vient des pays d'Europe, où l'on
dit que tout est si beau!

Kassi-Huma et Sakodo ne peuvent
résister à la tentation. Leur père n'en
saura rien... Ils remettront bien tout
en place.

Les petits curieux ont ouvert la
caisse, et ils en ont sorti un objet rond
comme une potiche et luisant comme
un bronze!

Qu'est-ce donc? Voilà nos jeunes
Japonais dans un grand embarras:
"C'est peut-être un instrument de
musique," dit Kassi-Huma, qui est
l'aîné.

Sakodo est allé chercher bien vite
le battant d'un gong, qui est la grosse
caisse des Japonais. Et le voilà qui
frappe... qui frappe... sur le chapeau
de castor du consul. Et le pauvre
chapeau se déforme!

Non, cela ne rend aucun son: ce
n'est pas un instrument de musique!

Et Sakodo frappe de toutes les ma-
nières. Tantôt il donne des coups
violents, tantôt il effleure seulement
le fond du chapeau; mais, de quel-
que façon qu'il s'y prenne, il n'ob-
tient aucun résultat. Pas la moindre
vibration!

Voilà tout de même qui est singu-
lier! C'eût été pourtant bien amu-
sant, si, à chaque coup de battant,
l'on eût entendu boum!... boum!...
Il faut en faire son deuil. Il n'y faut
plus songer!

—C'est une cloche à melons, dit
pour la seconde fois Kassi-Huma!

—Mais non, mais non, fait Sakodo.
Cela n'est pas transparent! Le soleil
ne pourrait passer au travers. C'est
trop petit pour un melon. Je le sais
bien; il y en a dans le jardin de mon
grand père Domifado!

Et tous les deux, très embarrassés,
se grattent la tête!

—C'est plutôt un vase pour mettre
de l'eau, a dit encore Kassi-Huma.



C'est un vase pour mettre de l'eau.

Et aussitôt ils emplissent d'eau
l'infortuné chapeau, qui devient la-
mentable et s'affaisse de plus en plus.

Non, cela n'est pas davantage un
vase, pensent-ils, car l'eau coule de
tous les côtés!

Ils commencent à regretter d'avoir
ouvert la caisse, car il leur semble
que l'objet n'est pas aussi beau qu'a-
vant et qu'il ne brille pas autant à la
lumière. S'ils osaient, ils iraient bien
demander à leur père. Mais la peur
d'être grondés les retient, car ils
sentent qu'ils ont fait une sottise.

M. Koli ne badine pas, quand il
est en colère.

Dimanche dernier, qui était la fête
du Mikado, c'est-à-dire le 14 juillet
du Japon, ils sont restés tout seuls
enfermés dans leur chambre: c'est
qu'ils avaient fait une bien vilaine
farce.

Ils avaient mis dans la théière de
leur mère les jolis poissons rouges
qui nagent dans un bocal, sur la table
du salon.

Ils ont passé une triste journée!
Ils entendaient dehors les cris de
joie de la foule, le bruit des pétards
et des fusées et le son des trompettes.
Il faisait justement un soleil magni-
fique, et ce devait être bien beau de
voir les cerfs-volants aux couleurs
nationales, dorés par les rayons, se
balancer dans le ciel.

C'est qu'ils sont splendides, les
cerfs-volants japonais. Il y en a en
forme de dragon, de poisson, de ca-
nard!

Et, tout en songeant, ils consi-
dèrent le chapeau! quand soudain:

—J'y suis enfin, j'y suis! s'écrie
trionphalement Kassi-Huma, qui a
décidément toutes les bonnes idées;
c'est un vase à fleur.

Aussitôt dit, aussitôt fait.
Voilà le chapeau de castor tout à
fait aplati, plein de terre et surmonté
d'une fleur!

—C'est bien cela!... C'est bien
cela!... répète Kassi-Huma.

Mais le père, M. Koli, rentre sur
ces entrefaites, et il voit le pitoyable
état dans lequel ses enfants ont mis
le chapeau.



La rentrée de M. Koli.

Il a l'air furieux: aussi Kassi-
Huma et Sakodo disparaissent aus-
sitôt comme des ombres chinoises.

Mais le père les a vite rejoints. Les
voilà debout à la porte de leur mai-
son, et ils y resteront tout le jour. Ils
sont dans un grand sac de toile, et au-
dessus on leur a pendu un écriteau, où
est écrit ce proverbe japonais: *La
curiosité est un bien vilain défaut.*

Et les passants vont les voir!

Quelle honte!
Et les petits camarades se moque-
ront d'eux!

Ils jurent bien qu'on ne les y re-
prendra plus, mais c'est un peu tard!

Tenez, chers petits lecteurs, les en-
fants sont les mêmes dans tous les
pays. Ils veulent tout savoir, tout
connaître. Ils n'ont pas la patience
d'attendre que l'âge vienne et leur
forme l'esprit.

J'espère que vous avez trouvé mon
histoire intéressante, et que l'ex-
emple de mes Japonais vous profi-
tera.

J'ai appris que par la suite ils
étaient devenus bien sages, ce que je
souhaite aussi pour vous!

E. LE MOUËL.

DEVINETTES RÉCRÉATIVES

No 4.—Trouvez un mot contenant
les cinq voyelles avec une seule con-
sonne.

No 5.—Je vous rends de très grands
services, et cependant vous me tour-
nez le dos: dites ce que je suis.

Solution de la devinette qui a paru dans le
No 152 du *Monde Illustré*

No 3.—Le mot est: Lune.

L'ESPRIT DES ENFANTS



Bob.—Oh! que je voudrais avoir
des ailes comme les chérubins!

Maman.—Pour monter au ciel?

Bob.—Oh non! seulement pour at-
teindre le haut de l'armoire et
prendre des confitures.

Bébé a été bien sage; pour le ré-
compenser, on l'emmène promener
au Muséum d'histoire naturelle.

Mais la vue des bocaux, des sque-
lettes d'hommes et des animaux em-
paillés paraît le réjouir plus que mé-
diocrement.

—Assez! s'écrie-t-il; si mainte-
nant nous allions voir les animaux
dépaillés.

* * *

La jeune Adèle écrit une lettre de
félicitations à son oncle:

—Pourquoi écris-tu en caractère
si gros?

—C'est que mon oncle est sourd!

* * *

Au catéchisme:
Une jolie fillette blonde est inter-
rogée par M. l'abbé.

—Voyons, mon enfant, dites-moi
quel est le cinquième commande-
ment de Dieu. Allons, réfléchissez un
peu! Homi.....

—Ah! oui:

Homicide point ne seras
Qu'en mariage seulement



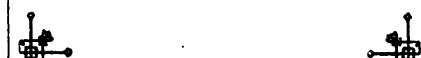
AU BON MARCHÉ!

La véritable mai-
son du bon marché
pour la Porcelaine,
la Faïence, la Po-
terie, la Verrerie,
l'Argenterie, la
Coutellerie, les
Lampes, les Can-
delabres, les Gaze-
liers, etc., c'est la
maison
DENEAU
L. DENEAU,

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)



Agents demandés

430) Pépinière Fonhill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU
CENTRAL: TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre
notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents ga-
gnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépens s.
Envoyez votre portrait avec votre demande
d'emploi à SROCK & WELLINGTON, Montréal.
J. W. BEAL,
Gérant de la succursale.

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur
commande et réparées avec soin et prompti-
tude.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

RÉCREATIONS DE LA FAMILLE

No 254.—CHARADE

Mon Premier veut dire à moitié ;
Sur mon Deux je suis bien couché ;
Mon Trois est pesant quand il tonne ;
Mon Quatre, au bout d'une colonne ;
Mon Tout, disciple de Bellone.

No 255.—LOGOGRAPHE

Étant, avec mon chef, grave soustraction,
Sans mon chef, je deviens la restitution.

SOLUTIONS :

No 252.—Le mot est : Or-age.
No 253.—Le mot est : Cor-don.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, L. U. Renaud, L. N. Bélanger, Montréal ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; V. Dumas, Québec ; L. O. P. Fournier, St-Hyacinthe.

Solution du problème qui a paru le 9 avril

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows contain numbers and letters for a word puzzle solution.

SOUND Un très intéressant livre de 80 pages sur la surdité, bruits dans la tête, etc., comment les guérir. Envoyez franco. Adresse : Nicholson, 177, Macdougall street, New-York.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

GRANDE DECOUVERTE

D'un remède merveilleux

L'huile Electrique Magicienne DE BOURK

Est reconnue infailible pour la guérison d'une foule de maladies dont souffre le plus grand nombre de personnes ; par son emploi intérieur ou extérieur au début des maladies indiquées dans les directions, le détournement est certain en quelques heures. Cela est prouvé par des milliers de certificats que le propriétaire a reçus encore tout dernièrement, même de personnes qui ont été guéries de maladies chroniques, telle que RHUMATISME ENFLAMMATOIRE et autres maladies guéries en huit jours.

Empoisonnement des peintres, guéri avec 4 bouteilles seulement.

Enflures gradulaires, ou autres ; Coliques, Mal de Gorge, Dyphtérie des plus obstinées, guérie dans l'espace de six heures, et une foule d'autres maladies trop long à énumérer ici.

Achetez-le pour vous en convalescence, il ne vous coûtera que 25c la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens.

Dépôt général à Montréal chez

KENNETH, CAMPBELL & Cie.

30 DAYS TRIAL DR. DYES VOLTAIC BELT. BEFORE - AND - AFTER. Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial. TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD. WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

EXHIBITION 1884

MEDAILLE D'OR - - - - - MEDAILLE D'ARGENT

T. R. BARBEAU

MARCHAND - TAILLEUR

1899—RUE NOTRE - DAME—1899

TWEEDS et SERGES de la plus HAUTE NOUVEAUTE
TAILLEUR EN CHEF : M. ISIDORE DRAGON

27537

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Colicortes.
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATHES-EN-DES-SOIGNS) MONTREAL

Chester's Cure !

Pour la Toux Rhumes Bronchites Catarrhe Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infailible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue LaGauchetière, Montréal
Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 229, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Étant toujours sûr de pouvoir acheter à des Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Riffe, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlle Larivière.

INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'au premier MAI prochain il déménagera au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce et reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant sera ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture portera à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

36, RUE BONSECOURS, MONTREAL

GRANDE VENTE

DE LA

Balance de Marché et d'ises du printemps

Reduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de ce terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros F. mal

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confession de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures, Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES.

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST.,

NEW-YORK.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Riffe, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancre, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour malade de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le riffe.

Savon No 13—Pour les cravasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à l'adresse ci-dessus et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 28 avril 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE — (Suite)

Nous devons expliquer en quelques lignes la situation d'Étienne.

Henry de la Tour-Vaudieu avait prié son père de s'occuper du jeune docteur, son camarade, son ami d'enfance, et de lui faire obtenir le poste de médecin en second dans l'un des principaux hôpitaux de Paris.

Le sénateur, assez mécontent de la liaison intime de son fils adoptif avec le neveu d'un cocher de fiacre, s'était montré fort tiède dans ses sollicitations.

Le résultat de cette tiédeur avait été de faire sacrifier Étienne à l'un de ses concurrents plus chaudement recommandé.

Henry s'était dit alors qu'au lieu de s'adresser au duc il aurait beaucoup mieux fait d'agir par lui-même, sa position dans le monde lui permettant de devenir utilement le protecteur de son ami.

Aussi, dès le lendemain, prenant la chose à cœur, il s'était mis en campagne.

Un médecin légiste qu'il connaissait lui apprit qu'une place de médecin adjoint se trouvait vacante à la maison de Charenton qui dépend, comme on le sait, de la Préfecture.

Henry s'empressa de rendre visite au préfet de police, au directeur de l'asile, au procureur impérial, et mit en jeu toutes les influences dont il disposait, de manière à enlever la position de haute lutte.

Ces démarches se faisaient à l'insu de son ami.

Étienne, malgré sa grande jeunesse, était déjà connu et universellement estimé.

On s'accordait à lui reconnaître un mérite réel et à lui présager un brillant avenir...

Il avait fait des études spéciales relativement à l'aliénation mentale.

Toutes les notes recueillies sur son compte étant favorables, Henry, un matin, fut officiellement informé que son ami venait d'obtenir le poste qu'il sollicitait pour lui avec une si ardente volonté de réussir.

Quelques heures après avoir reçu cet avis qui le comblait de joie, il vit Étienne entrer chez lui, le visage moins triste que de coutume.

Le jeune docteur venait lui apprendre la grande nouvelle, sans se douter que c'était à lui qu'il devait ce bonheur inattendu et inespéré.

Henry le félicita cordialement, mais garda le secret sur sa protection occulte que couronnait un éclatant succès.

La place de médecin adjoint à l'asile de Charenton ne rapportait pas des émoluments de grande importance, mais elle classait celui qui l'avait obtenue et dont la clientèle, par ce fait seul, devait s'accroître en même temps que sa réputation grandissait.

Étienne prit avec enthousiasme possession de son nouvel emploi, et dès le début prouva par son

zèle et par l'étendue de ses connaissances qu'on avait fait un bon choix.

L'état d'Esther Derieux n'appela ni les mesures énergiques, ni les répressions rigoureuses.

On se contenta donc, tout en obéissant littéralement à la teneur de l'ordre d'écrasement, de la conduire dans la partie des bâtiments destinée aux isolées, et de l'enfermer dans une cellule dont les fenêtres garnies de barreaux dominaient les vastes jardins étagés sur la colline derrière la maison des fous.

Le changement de résidence et d'habitudes et la vue de nouveaux visages n'avaient, contre toute attente, nullement surexcité la folie d'Esther.

La pauvre femme s'était laissée conduire sans un murmure, sans une plainte, sans une velléité de révolte.

En franchissant le seuil de sa cellule elle ne sembla point surprise.

Elle s'approcha lentement de la fenêtre ouverte, attacha son regard morne sur les jardins touffus et s'immobilisa dans une rêverie muette.

Ses lèvres ne balbutiaient point leurs refrains

—Oui, docteur.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Une pensionnaire envoyée par la Préfecture, et au secret par ordre...

—Une folle dangereuse ?

—Elle n'en a pas l'air... Depuis son arrivée elle se tient parfaitement tranquille. Jamais folle ne parut moins agitée.

—Jeune ou vieille ?

—Entre deux âges, mais très belle personne encore... l'air doux et distingué...

—À quelle classe sociale appartient-elle ?

—Elle est habillée en femme riche... Est-ce par elle que vous commencerez, docteur ?...

—Non... Je la visiterai en dernier.

Le service d'Étienne Loriot comprenait environ vingt cellules, sur lesquelles une douzaine seulement étaient occupées.

Son inspection, s'il eût été moins consciencieux, aurait pu ne durer que quelques minutes, mais comprenant toute l'étendue du devoir qu'il devait remplir, toute la responsabilité morale qui lui in-

combait, il ne faisait rien à la légère, étudiait tout, se rendait compte de tout, et n'avait pas de plus chère ambition que d'arriver à de sérieux résultats, et de mener à bien des guérisons qui semblaient impossibles ou du moins improbables.

Pour la plupart des sujets confiés à ses soins aucun espoir n'existait; il ne se le dissimulait pas.

L'état mental de quelques autres lui paraissait susceptible d'amélioration, et ceux-là étaient l'objet de ses études assidues et de ses préoccupations constantes.

La visite habituelle lui prit environ une heure, puis il se rendit à la cellule de la nouvelle pensionnaire, comme la nommait l'infirmier. Ce dernier ouvrit la porte.

Le docteur franchit le seuil. Esther était encore couchée, mais elle ne dormait plus.

Son coude s'appuyait sur l'oreiller. Sa tête reposait sur sa main. Ses grands yeux bleus avaient une expression indécise, mais d'une pénétrante mélancolie. Les flots soyeux de ses cheveux blonds épaissés encadrant son visage pâle, donnaient à sa beauté un caractère étrange et saisissant.

Étienne, surpris et charmé de cette apparition poétique à laquelle il était si loin de s'attendre, fit quelques pas vers le lit.

Esther, en le voyant s'approcher, souleva un peu la tête et attacha sur lui un regard vague et noyé.

Le docteur prit une de ses

mains qu'elle lui abandonna sans résistance.

Il trouva la peau fraîche et les battements du poulx réguliers.

—Souffrez-vous, madame ? demanda-t-il.

Esther ne répondit pas.

Le jeune médecin lui appuya la paume de la main sur le front.

—La chaleur normale... murmura-t-il, rien de plus...

Il ajouta tout haut, en prenant un siège et en s'asseyant près du lit :

—Ne m'entendez-vous point ? Ne voulez-vous pas me parler ?...

Même silence.

—Peut-être est-elle muette, docteur... dit l'infirmier.

—Qui vous fait supposer cela ?



Il lui toucha doucement l'épaule en prononçant ce seul mot : Brunoy...—Page 101, col 2,

habituels.

On lui apporta son repas.

Elle s'assit auprès de la petite table sur laquelle on venait de la servir et mangea machinalement.

Deux heures après, au moment de la visite réglementaire, on la trouva couchée et endormie.

—En voilà une qui n'a pas l'air de devoir nous donner beaucoup de mal!! se disait l'infirmier des isolées. Si elles étaient toutes comme ça, le métier serait trop facile!

Les visites des médecins avaient lieu vers neuf heures du matin.

Étienne Loriot arriva le lendemain avec sa ponctualité habituelle et se rendit à sa section où les infirmiers l'attendaient en compagnie d'un interne attaché à son service.

—Avons-nous quelque chose de nouveau ? demanda-t-il.

—Depuis qu'elle est ici elle n'a point desserré les dents...

—Ceci ne prouve rien...

Etienne reprit, en s'adressant de nouveau à la pauvre femme :

—Aimez-vous les fleurs, madame ?

Esther le regarda de nouveau, et cette fois il y eut comme une lueur de vie, sinon d'intelligence, dans ses prunelles d'azur.

Le jeune médecin répéta sa question.

Les lèvres de la folle remuèrent et on l'entendit murmurer :

—Les fleurs... les fleurs c'est beau, les fleurs...

—Les aimez-vous ?...

Esther redevint silencieuse.

Les infirmiers se regardaient à la dérobée et semblaient se dire :

—Tout de même, il l'a fait parler !... il a des rubriques à lui... Tout jeune qu'il soit, c'est un malin !...

Etienne prit les deux mains de la folle et, attachant sur elle ce regard magnétique auquel les aliénés obéissent généralement, il prononça d'une voix impérieuse ces mots :

—Il faut me répondre !... Je le veux !

Les yeux d'Esther ne se baissèrent point sous les rayons qui jaillissaient des paupières du docteur.

Pendant quelques secondes il s'efforça de la dominer, mais l'effet attendu ne se produisit pas. Son front se plissa. Il laissa les mains d'Esther retomber sur le lit.

—Donnez-moi la pancarte... commanda-t-il à un infirmier qui répondit, en passant la feuille d'inscription :

—La voici, docteur...

Etienne y jeta les yeux.

Cette feuille ne contenait aucun détail.

Le nom de la folle s'y trouvait seul inscrit, et dans la colonne des observations rien que les lettres majuscules : I-S-P-P.

Ces initiales, qui semblaient mystérieuses mais dont tout le monde à l'asile de Charenton connaissait le sens, voulaient dire : isolée—secret—préfecture de police.

XXXII

—C'est singulier ! se dit Etienne. Pas une observation ! Quelle est donc cette femme et quel drame cache sa folie ?

—On ne vous a donné aucun détail en amenant cette femme ici ? demanda-t-il à l'interne présent à la visite.

—Non, docteur.

—On ne vous a pas dit la cause de sa folie ?

L'interne secoua la tête.

—Ni depuis combien de temps elle a perdu la raison ? poursuivit Etienne.

Nouvelle réponse négative.

—Comment se fait-il que le bulletin soit muet au sujet de choses si essentielles à savoir ?

—Je l'ignore...

—Ce cas est-il une exception ?

—Non, docteur... Ce mustisme se produit souvent lorsque les aliénés sont envoyés par la Préfecture et que le *secret* est ordonné...

—Qu'entend-on ici par le *secret* ?

—On entend que les aliénés ne doivent communiquer avec personne sans un ordre écrit du préfet de police ou du procureur impérial... Ils ne peuvent en outre prendre l'air que dans la cour du bâtiment où ils sont enfermés, et doivent être seuls pendant ces promenades, sous une surveillance spéciale et constante...

—Alors c'est la séquestration absolue ?

—Oui, docteur.

—Cette femme avait-elle commis un crime avant de devenir folle, et sa folie serait-elle le résultat de ce crime ? murmura le jeune homme à demi-voix.

—Peut-être pourra-t-on vous renseigner au greffe à ce sujet, docteur... Je vous répète que je ne sais rien...

Etienne revint à Esther et, de même qu'il l'avait interrogée au sujet des fleurs, il lui adressa, relativement à ses goûts, à ses sympathies, diverses questions qu'elle ne parut point entendre.

Il ne se découragea pas cependant et continua.

Enfin, comme il lui demandait : *Aimez-vous les fleurs ?* mais sans espérer de réponse, Esther se leva et balbutia :

—La musique... Le chant des anges... L'opéra flamboyant... C'est à l'Opéra que je l'ai vue... Que d'harmonies et que d'extases !... Puis la nuit sombre après la lumière... Après la joie, la douleur... Le deuil après l'amour... Brunoy... C'est là qu'ils m'ont tuée... Regardez... regardez... c'est mon convoi qui passe...

Esther, la main étendue, désignait un spectacle visible pour elle seule.

Le docteur suivait chacun de ses mouvements avec une attention profonde et un immense intérêt.

Soudain la folle laissa retomber son bras sur le lit ; le feu qui pendant quelques secondes avait brillé dans son regard s'éteignit ; un pâle sourire vint à ses lèvres, et elle se mit à chanter d'une voix douce et faible un des motifs de la *Muette*.

A peine avait-elle achevé que deux larmes se détachèrent des longs cils qui voilaient à demi ses prunelles d'azur, et roulèrent sur ses joues.

Etienne vit ces deux larmes.

Une expression de joie éclaira son visage et il se dit tout bas :

—Elle pleure !... je la guérirai !...

En même temps il quittait son siège.

—Docteur, lui demanda l'interne, ne pouvant deviner ce qui se passait dans l'esprit du jeune médecin, croyez-vous que cette femme soit guérissable ?...

—Je ne puis me prononcer si vite... répondit Etienne, nous verrons plus tard... Veuillez écrire mon ordonnance...

Après avoir dicté les prescriptions du traitement à suivre, le neveu de Pierre Lorient jeta un dernier coup d'œil sur Esther dont le doux visage restait profondément mélancolique.

—Pauvre femme !... murmura-t-il, peut-être saurai-je un jour le secret des douleurs auxquelles sa raison a succombé.

Puis il sortit de la cellule, suivi de l'interne et des infirmiers.

—Morel, dit-il à celui d'entre eux plus spécialement chargé du service de la section des isolées, je vous recommande la nouvelle pensionnaire... De la douceur avec elle, beaucoup de douceur.

—Soyez tranquille, monsieur le docteur, nous ne brutalisons jamais les folles...

—Je le sais, mais je vous demande pour celle-ci un surcroît de prévenances... des égards particuliers... Je ne sais pourquoi elle m'intéresse... Il me semble comprendre qu'elle a dû beaucoup souffrir.

—Comptez sur moi, monsieur le docteur...

—Je vous saurai gré de la surveiller, pendant le jour et à son insu, par le guichet de sa cellule... Demain matin vous me rendrez compte de vos observations...

—Oui, monsieur le docteur...

Etienne, après avoir donné quelques dernières instructions à l'interne, se dirigea vers le logement du médecin-directeur, auquel il se fit annoncer et qui le reçut sans retard.

Ce directeur était un vieillard très savant, et le plus honnête homme du monde.

Il se leva et tendit affectueusement la main au médecin adjoint.

—Vous avez à me parler, mon jeune et cher collaborateur ? lui demanda-t-il avec une bienveillance toute paternelle.

—Oui, monsieur le directeur.

—A quel propos ?

—A propos d'une malade entrée dans mon service hier...

—Hier ? répéta le directeur en interrogeant sa mémoire. Ah ! oui, une femme envoyée par la Préfecture, n'est-ce pas ?

—Esther Dericieux... C'est cela même.

—Avez-vous remarqué dans la nouvelle pensionnaire de l'asile quelque chose de particulier que vous jugiez à propos de me signaler ?

—Oui, monsieur le directeur.

—Alors, je vous écoute...

—Je crois qu'il existe des chances de guérison...

—Ah ! ah ! vraiment ! Je suis heureux que vous songiez à tenter une cure qui ne manquera pas de mettre en relief vos qualités brillantes.

—Mille fois merci de votre opinion flatteuse, répliqua le jeune homme, mais je ne puis rien entreprendre de sérieux et de décisif sans savoir à quelle malade je m'adresse, et sans être en pos-

session de certains détails relatifs à son passé... J'aurais besoin d'avoir sur cette femme des renseignements précis...

—La pancarte ne porte-t-elle pas l'extrait du rapport des médecins de la Préfecture qui ont constaté la folie et réclamé l'admission de la malade dans l'asile ?

—La pancarte ne dit rien, sinon que la femme doit être placée *aux isolées, au secret*.

Le directeur fronça le sourcil.

—Ah ! la nouvelle pensionnaire est au secret, dit-il. Dans ce cas il est de règle, en effet, que la pancarte ne doit porter aucune observation...

—Cette femme est-elle écrouée ici à la suite de quelque action criminelle ?

—Je l'ignore, mais nous allons le savoir...

Le directeur frappa sur un timbre.

Un employé parut aussitôt ; il reçut l'ordre d'aller prendre au greffe les dossiers des entrées de la veille, et de les apporter.

Au bout de cinq minutes il reparut avec les papiers demandés. Il les déposa sur le bureau et se retira.

Les dossiers étaient au nombre de trois.

Le directeur prit celui d'Esther et l'ouvrit.

—Voici, dit-il, le rapport avec l'ordre d'écrou.

—C'est le rapport surtout qui nous intéresse.

—Je vais vous en donner lecture...

Le directeur lut à haute voix le rapport duquel il résultait qu'Esther Dericieux, orpheline, recueillie par une personne charitable à laquelle aucun lien de parenté ne l'unissait, elle était envoyée dans une maison d'aliénés par mesure de sécurité publique ; qu'elle avait trente-huit ans, qu'elle était folle depuis vingt-deux ans et que sa folie résultait d'une grande épouvante causée par un incendie.

Etienne Lorient s'écria :

—Ce doit être faux !...

—Faux ! répéta le directeur en regardant le jeune médecin d'un air stupéfait. Oubliez-vous que ce rapport officiel est revêtu de la signature des médecins légistes commis par la Préfecture ?

—Je sais cela à merveille, répliqua le jeune homme, mais les médecins légistes sont sujets à l'erreur comme de simples mortels ! Quant au passé, d'ailleurs, ils ne savent que ce qu'on leur dit... Donc on a pu les tromper, volontairement ou non, en les renseignant sur les causes de la folie...

—Vous pourriez avoir raison... Ainsi vous croyez à une erreur ?

—Oui. Demain, du reste, une étude approfondie de la malade aura donné un point d'appui solide à ma conviction.

—Si vous êtes dans le vrai, (ce qui est fort possible), cela prouve chez vous un merveilleux coup d'œil...

—Il y a vingt-deux ans que cette femme est folle ?

—Oui.

—Et le rapport ne dit point que pendant ces vingt-deux années des spécialistes aient tenté de la guérir ?

—Pardon ! Votre esprit était donc ailleurs pendant que je lisais à haute voix ?... Le rapport mentionne au contraire des soins inutilement donnés par des princes de la science ! Seriez-vous plus habiles que ces maîtres ?

—L'espérer serait trop d'orgueil... Ce serait presque de la démence... Mais, tout en étant moins habile je puis être plus heureux... Jusqu'à preuve contraire, j'ai la ferme croyance qu'on peut guérir cette femme dont la folie doit cacher un secret et résulter d'un crime... Ce crime et ce secret je veux les connaître...

XXXIII

Le directeur fronça le sourcil pour la seconde fois.

—Je crains, dit-il avec une certaine amplex, je crains, mon jeune et cher collaborateur, que vous ne soyez au moment de faire fausse route...

—Comment cela, monsieur le directeur ?

—Je vous dois des conseils de ma vieille expérience... Je vais vous les donner, et vous joignez à trop de bon sens un esprit trop pratique pour n'en pas profiter...

Après un instant de silence le directeur poursuivit :

—Vous appartenez depuis trop peu de temps au personnel d'un grand établissement de l'Etat, mon cher collègue, pour être au fait de beaucoup de chose essentielles à savoir... Mettez-vous bien dans la tête que nous n'avons point mission de guérir les aliénés pour surprendre des secrets qui ne sont pas les nôtres, et qu'il vaut mieux, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, laisser à jamais inconnus... Souvenez-vous que l'ordre de la Préfecture accompagnant la folle porte ces mots significatifs. *Dans l'intérêt de la sûreté publique*. Remarquez en outre que cette double mention : ISOLÉE, AU SECRET, est soulignée deux fois, ce qui nous indique de façon très claire que pour le monde cette femme est morte...

—Morte! répéta le jeune médecin avec épouvante. Alors je ne dois point tenter de lui rendre la raison?

—Vous le devez assurément comme étude et, si vous réussissez, ce succès vous fera le plus grand honneur à mes yeux... Mais sachez d'avance que rien ne sera changé à la position apparente de la pauvre créature... En réveillant cette intelligence éteinte vous agirez dans l'intérêt de la science, mais vous rendrez à la malheureuse femme un triste service... A coup sûr elle souffrira plus en se sentant captive, qu'à cette heure où elle ignore qu'elle n'est pas libre...

Etienne écoutait, terrifié.

—Quel crime a-t-elle pu commettre pour être séquestrée? demanda-t-il enfin.

—Qu'appellez-vous séquestration?... Je ne vois ici rien de semblable... Cette femme étant folle se trouve à sa place dans un asile où lui seront prodigués tous les soins que son état réclame...

—Mais cet ordre d'écrou sans motif énoncé...

—Pardon! interrompit le directeur. Je vous arrête là... *L'intérêt de la sûreté publique* répond à tout et n'a nul besoin d'être accompagné d'explications et de commentaires... Je comprends mal d'ailleurs ce qui vous préoccupe... Le rapport des médecins vous apprend que des plaintes ont été portées et que la folle a failli mettre le feu à la maison qu'elle habitait... En faut-il davantage pour justifier la mesure prise à son égard?... Ne vous créez pas de chimères... Ne mettez pas vos suppositions à la place de la réalité... Soyez positif enfin, c'est une qualité indispensable pour un jeune médecin dans votre situation...

—Enfin, monsieur, puis-je tenter la cure, quelles qu'en doivent être les suites?

—Enrichissez la science d'une observation nouvelle, c'est votre devoir... et tenez-moi jour par jour au courant des résultats obtenus... si vous en obtenez...

—Monsieur le directeur, je vous le promets.

Etienne se retira en repassant dans son esprit toutes les phases de la conversation qui venait d'avoir lieu.

Il se sentait ébranlé en songeant que, d'après le rapport des médecins légistes, Esther Derieux était folle depuis vingt-deux ans.

Existait-il la moindre chance de succès après un temps si long?...

—Espérez-vous réussir, lorsque les princes de la science qui ont soigné cette femme ont échoué?... lui avait demandé le directeur.

Il se rappelait cette question presque ironique et il se prenait à douter de lui-même.

Mais, si découragé qu'il fût, il n'arriva pas moins à cette conclusion :

—Je veux essayer quand même...

Depuis sa rupture avec Berthe Leroyer, Etienne n'avait cessé d'être sombre.

Nous savons qu'il adorait la jeune fille. Tous ses efforts ne parvenaient point à chasser de sa mémoire ou plutôt de son cœur, l'image de la blonde enfant.

Le travail et le mouvement lui faisaient bien oublier parfois ses rêves évanouis, ses espérances brisées, mais ce n'était qu'un moment d'accalmie, et sitôt qu'il rentrait chez lui le souvenir revenait plus vivace, et le chagrin plus cuisant que jamais.

Ce jour-là, quand il franchit le seuil de son cabinet de travail, Berthe Leroyer n'avait que la moitié de sa pensée; Esther Derieux, l'isolée de Charenton, s'était emparée de l'autre.

Le jeune homme ne devait sortir que dans l'après-midi, pour visiter quelques malades.

Il déjeuna à la hâte. Défendant ensuite sa porte pour tout le monde, il se mit à compulsier avec

ardeur divers ouvrages traitant de l'aliénation mentale et résumant les immenses études des spécialistes les plus accrédités; il entassait notes sur notes, se préparant des armes pour la lutte.

Le lendemain, dix minutes avant l'heure de la visite réglementaire, il arrivait et se faisait conduire à la cellule de la folle par l'infirmier auquel nous l'avons entendu la veille adresser des recommandations particulières et pressantes.

—Eh bien! Morel, lui demanda-t-il chemin faisant, avez-vous surveillé la nouvelle à son insu, ainsi que je vous avais demandé de le faire?...

—Oui, monsieur le docteur.

—Quoi de particulier?

—Absolument rien...

—Pas de crise sérieuse?

—Pas même de crise. La pauvre créature, qui est bien la folle la plus douce et la plus tranquille que j'aie jamais vue, s'est levée et habillée toute seule comme une personne raisonnable... Elle a passé une partie de la journée à la fenêtre de sa chambre, regardant les jardins.

—Parlait-elle tout haut?

—Non, monsieur le docteur, mais de temps en temps elle chantait... Toujours la même chose, par exemple.

—Le motif de la *Muette*?

—Je ne sais pas ce que c'est que la *Muette*, mais c'est le même air.

—A-t-elle eu de l'agitation, le soir?

—Nullement et, après avoir pris la potion que vous lui aviez prescrite elle semblait comme engourdie...

—Aucun délire alors?

—Aucun.

L'infirmier ouvrit la porte de la cellule.

Etienne entra.

Esther, déjà levée, portait le costume de la maison, substitué à ses propres vêtements la veille au soir.

Assise auprès de la fenêtre ouverte, elle appuyait son front contre les carreaux.

Elle ne fit pas un mouvement quand la porte tournant sur ses gonds annonça l'arrivée d'un visiteur.

Etienne Loriot s'approcha d'elle et lui toucha doucement l'épaule en prononçant d'une voix très basse ce seul mot : *Brunoy*.

La folle se redressa comme un ressort d'acier et se trouva debout en face du docteur dont les yeux croisèrent les siens.

—Brunoy... répéta-t-elle avec une expression à la fois épouvantée et menaçante. Brunoy... C'est là que je suis morte...

—J'en étais sûr, pensa le jeune médecin, c'est à Brunoy, et à la suite de quelque drame effrayant que la folie a commencé...

Esther, dont les lèvres remuaient encore mais n'articulaient plus aucun son, se laissa retomber sur son siège.

Ses longs cheveux blonds dénoués inondaient ses épaules.

Etienne glissa ses doigts sous l'épaisseur de cette toison dorée et se mit à palper, à travers le cuir chevelu, les protubérances qui sont pour les phrénologistes une source de précieux renseignements.

La folle paraissait ne rien sentir.

Soudain le jeune homme tressaillit.

Il venait de découvrir une cicatrice du cuir chevelu correspondant à une légère entaille de la boîte osseuse.

—Qu'est-ce que cela? se demanda-t-il.

Pour répondre à cette question il écarta délicatement les cheveux et mit à découvert une sorte de couture d'un rose vif, longue de six à sept centimètres, et tranchant sur la blancheur de la peau.

A l'extrémité de cette couture existait un renflement de la largeur d'une pièce de dix sous.

Pendant quelques minutes le docteur examina avec une profonde attention la cicatrice rose et le renflement anormal dont nous venons de signaler l'existence.

Il promena l'extrémité de ses doigts, d'abord aux alentours de cette cicatrice, puis sur le bourrelet lui-même, et il appuya.

L'immobilité d'Esther démontrait jusqu'à l'évidence qu'aucune sensation douloureuse ne se produisait sous ce contact.

—C'est de là cependant que doit venir la folie...

je le divine..... j'en suis sûr..... se disait Etienne. Ses doigts remontèrent jusqu'au gonflement charnu qui terminait la cicatrice.

Même insensibilité apparente.

Etienne opéra une pression.

Esther frissonna de tout son corps et se dressa en poussant un cri aigu. Ses yeux devinrent hagards. Elle leva les bras et crispa ses deux mains autour de sa tête, comme si elle venait d'éprouver une secousse violente et douloureuse au cerveau.

Cela dura deux ou trois secondes, puis la sensation disparut et la folle reprit sa première attitude.

Le jeune docteur avait suivi avec un intérêt et une émotion faciles à comprendre les moindres mouvements d'Esther.

Son visage s'illuminait.

—Je ne me trompais pas... murmura-t-il, l'origine du mal est là... Cette pauvre femme a été frappée à la tête, et j'affirme qu'un corps étranger comprimant les membranes du cerveau, se trouve incrusté dans la boîte osseuse...

Esther ne bougeait plus et paraissait comme engourdie.

Etienne mit à profit cet état de prostration absolue pour procéder à un nouvel examen dont le résultat affermit sa conviction.

XXXIV

Au bout d'un instant il murmura :

—Cette femme a été blessée d'un coup de feu au sommet du crâne. C'est un fragment de plomb qui se trouve là, sous mon doigt... Il y a une opération à faire... Opération terrible d'où résultera la mort ou la guérison... Lequel des deux?

L'heure de la visite réglementaire venait de sonner.

Etienne donna quelques instructions nouvelles à l'infirmier, relativement à Esther, et quitta la cellule.

Tout en se rendant à son devoir professionnel, il se disait :

—Je tenterai l'opération!...

Après sa visite à Charenton, Etienne Loriot retourna chez lui comme il le faisait chaque matin, pour déjeuner avant d'aller voir sa clientèle dans Paris.

En arrivant à la porte de la maison qu'il habitait, rue Cuvier, il se trouva face à face avec Henry de la Tour-Vaudieu descendant de voiture.

—Sois le bienvenu, mon cher Henry! s'écria-t-il en serrant la main du jeune homme. J'espère que ce n'est pas le médecin que tu viens visiter, mais l'ami.

—Et tu ne te trompes pas... Tu es si occupé depuis quelque temps que nous ne nous voyons plus, ce dont je prends difficilement mon parti... Peux-tu me donner à déjeuner?

—Oui, certes, et avec un plaisir immense.

Les deux camarades montèrent bras dessus bras dessous.

Etienne introduisit Henry dans son cabinet, le quitta pour conférer pendant quelques secondes avec sa domestique, et vint le retrouver.

—Es-tu content de tes nouvelles fonctions? lui demanda le fils adoptif du sénateur.

—On ne saurait l'être davantage... répondit le médecin. Elles me mettent à même de faire des études qui me conduiront au but où j'aspire...

—Quel est-il?

—Devenir un spécialiste en réputation et avoir à moi une maison de santé pour le traitement de l'aliénation mentale.

—Il est facile d'atteindre ce but, ce me semble.

Etienne répliqua en souriant :

—Sans doute, mais à la condition d'avoir les capitaux nécessaires pour acheter l'établissement.

—Ceci n'est qu'un détail!... s'écria Henry.

—Il me semble que ce détail a son importance.

—N'as-tu pas des amis qui seront heureux de t'aider si tu leur fais l'honneur de recourir à eux... ?

—Oh! je sais que je puis compter sur toi, et je n'hésiterais pas à réclamer un service d'argent, mais j'ai lieu de croire que dans cinq ou six ans mes économies me permettront de réaliser mon rêve sans avoir recours à ta bourse...

—Cinq ou six ans, dis-tu?... Pourquoi si longtemps attendre?

—Parce que c'est indispensable... Un chef d'établissement trop jeune n'inspirerait pas une confiance suffisante...

—Peut-être as-tu raison... mais un homme marié devient tout de suite un personnage très sérieux, et d'ici là tu te marieras...

Etienne pâlit en entendant cette phrase.

—Me marier ! murmura-t-il. Jamais !!

Henry le regarda très surpris et s'écria :

—Comment, jamais !! Je t'ai connu d'autres idées... Tu parlais du mariage en des termes bien différents...

—J'y ai renoncé... dit le jeune homme d'une voix sourde.

—Mon Dieu, fit vivement Henry en voyant son ami devenu très sombre. Mon Dieu, est-ce que, sans le vouloir, j'ai mis le doigt sur une plaie saignante et réveillé en toi une douleur ?

Etienne eut un mouvement de tête affirmatif.

—Je le regrette de toutes mes forces... continua l'avocat. J'ai péché par ignorance... Pardonne-moi...

—Ne regrette rien, mon ami, car je n'ai rien à te pardonner... répondit Etienne. Si tes paroles m'ont fait souffrir pendant un instant, c'est passé. Je suis assez absurde d'ailleurs pour ne pas vouloir guérir... J'accepte la souffrance qui vient de celle que j'aime encore... que j'aimerais toujours, malgré tout...

—Que s'est-il donc passé ?...

—Des choses bien tristes...

—Tu aimais... tu étais aimé.

—Je le croyais du moins...

—Qui donc a brisé ces liens ?

—ELLE...

—En te disant sans doute qu'elle ne t'aimait pas...

Etienne se leva, prit les deux mains d'Henry qu'il pressa dans les siennes avec une effusion attendrie, et répondit :

—Ah ! si c'était cela ! il y aurait au moins de la dignité dans mon chagrin !... Elle m'avait laissé croire, au contraire, qu'en échange de mon cœur qui lui appartenait tout entier elle m'avait donné le sien... et c'était un mensonge... elle me trompait...

—Tu en es sûr ? demanda Henry.

—Elle me trompait... poursuivit Etienne. Elle me trompait lâchement... cruellement... C'est infâme... elle abandonnait le lit d'agonie de sa mère pour aller dans Paris, la nuit, je ne sais où !...

Henry, ne pouvant croire à tant d'ignominie, s'écria :

—C'est impossible !...

—Cela est, cependant...

—Ne t'es-tu pas laissé duper par de fausses apparences ?...

—Hélas ! non !... j'ai eu entre les mains des preuves...

—Lesquelles ?

—Pour ne t'en citer qu'une, la plus écrasante de toutes, on m'a remis un médaillon servant de broche, oublié par Berthe à onze heures du soir dans la voiture qui la ramenait...

—Cela prouve que cette jeune fille est sortie en voiture, mais sa sortie nocturne pouvait être innocente...

Etienne secoua la tête.

—Dans ce cas, répliqua-t-il, si elle n'avait rien à cacher, elle m'aurait répondu franchement.

—Tu l'as interrogée ?...

—Certes !...

—Tu lui as dit que tu la soupçonais ?

—C'est moi qui lui ai remis le médaillon oublié par elle dans le fiacre...

—Et elle n'a point tenté de se justifier ?

—Elle m'a refusé dédaigneusement toute explication...

Henry réfléchit pendant quelques secondes et reprit :

—La pratique du barreau m'a donné l'habitude de creuser les situations qui semblent très simples à première vue et qui le sont parfois beaucoup moins qu'elles n'en ont l'air... Je ne crois guère aux apparences, et les preuves les plus solides me paraissent discutables... Cette jeune fille ne pouvait-elle être chargée d'une démarche honorable, mais secrète, qu'elle n'avait pas le droit de te révéler ?

—Non, cent fois non ! répondit Etienne avec accablement. Berthe ne pouvait rien avoir d'hon-

nête à me cacher ! Autour d'elle, aucun mystère. Je connaissais dans ses moindres détails la position de sa famille... Quel autre secret qu'un secret de honte avait-elle donc à garder ?... Elle est partie, la nuit, par un effroyable temps d'orage... Elle allait place Royale... Je l'avais prévenue que la moindre émotion serait fatale à sa mère mourante... mais que lui importait cela... Sans pitié pour sa mère qu'elle laissait agoniser dans la solitude, elle s'éloigna et se fit conduire où je t'ai dit, mais elle donna l'ordre d'arrêter... c'est sous une pluie torrentielle qu'elle gagnait le numéro 24... elle y restait près de deux heures.

—Comment sais-tu cela ?...

—Berthe était montée par hasard dans le fiacre de mon oncle Pierre Loriot, et c'est entre les mains du digne homme qu'est tombé le médaillon perdu par celle qui me trahissait... Es-tu convaincu, maintenant ?...

Après un moment de silence Henry demanda :

—Veux-tu que je te dise toute ma pensée ?

—Oui, je le veux... et je te prie de le faire...

—Eh bien ! je ne suis pas convaincu !...

—Quoi, tu doutes ?... s'écria le jeune médecin.

—Je fais plus que douter, je suis absolument incrédule et voici les motifs de mon incrédule : Quelque dépravée que soit une femme, un sentiment survit chez elle à tous les autres, c'est ce respect presque superstitieux qu'inspire la mort, surtout quand elle touche du bout de son aile un être cher et sacré... La jeune fille que tu crois coupable savait sa mère agonisante et n'aurait point quitté sa maison, je le jurerais sur mon honneur, je l'affirmerais sur ma vie ! Cette enfant avait un motif pour aller à la place Royale, un motif impérieux et terrible sans doute... Qui sait si, en faisant cette démarche, elle n'obéissait point aux ordres de sa mère ?... Elle a refusé de te répondre et de se justifier, m'as-tu dit... Pour moi, c'est la preuve de son innocence...

—De son innocence !... répéta Etienne avec amertume.

—Oui, mon ami... Si elle ne t'avait pas aimé, et si elle avait été coupable, elle t'aurait demandé de quel droit tu la soupçonais et tu te permettais d'espionner sa conduite... A tes accusations elle aurait répliqué : *Je ne suis ni votre fiancée ni votre sœur !... Que vous importe ?... La dignité de son attitude répondait pour elle... Elle aimait mieux souffrir en silence que de te livrer le secret confié à son honneur...*

—Mais encore une fois, quel secret ?... demanda le docteur avec un emportement fébrile. Je te répète qu'il n'y en a pas, qu'il ne peut pas y avoir de secret !

—Tu tiendrais un autre langage, mon cher Etienne, répondit Henry de la Tour-Vaudieu, si comme moi tu avais reçu la confession de bien des gens qui ne cachent rien à leur avocat. Dans les familles les plus honorables, je le sais, moi, j'en ai la preuve, il y a des secrets, parfois sinistres, souvent honteux, que le monde ne soupçonne pas ! Puisque la défiance s'emparait de toi, il fallait chercher à savoir chez qui cette jeune fille était allée...

—Je l'ai fait...

—Eh bien ?

—Je me suis rendu le lendemain au numéro 24 de la place Royale et j'ai questionné.

—Qui ?

—La concierge... Je ne pouvais m'adresser qu'à elle...

—Elle t'a répondu ?

—Que, la veille au soir, elle ne se souvenait pas qu'une jeune fille eût franchi le seuil de la maison... J'ai murmuré à tout hasard le nom de *Monestier*... La concierge s'est écriée qu'elle connaissait ce nom et qu'un de ses locataires, un homme jeune encore à ce qu'il paraît, l'avait déjà prononcé devant elle... Est-ce clair ?...

—Beaucoup moins que tu ne crois... As-tu vu l'homme ?

—Non...

—Pourquoi ?

—Il était en prison...

—En prison ! s'écria Henry. Mais il est non moins évident qu'il connaissait Berthe.

—Oh ! la logique des jaloux ! murmura le jeune avocat. Mon cher Etienne, ton raisonnement est absurde...

—Prouve-moi cela,

—J'y arriverai...

Henry réfléchit pendant un instant et poursuivit :

—Tu dis que cela se passait au numéro 24 de la place Royale ?...

—Oui.

—Sais-tu le nom de cet homme ? de ce prisonnier ?...

—Il s'appelle René Moulin...

Le fils adoptif du sénateur fit un geste de surprise.

—Le connais-tu donc ? demanda vivement Etienne.

—Je le connais... c'est un homme de quarante ans environ, arrivé depuis peu de temps de Londres à Paris, et qui n'est pas amoureux, je te le jure... René Moulin est un honnête garçon, faussement accusé de faire partie d'une société secrète. Je l'ai défendu en police correctionnelle et je l'ai fait acquitter... L'une de ses réponses au juge d'instruction me permet de supposer qu'il existe en effet des relations secrètes entre lui et la famille Monestier, mais j'ai la conviction absolue que ces relations doivent être de la nature la plus honorable...

—Si je pouvais le croire... balbutia le docteur.

Rien ne t'empêche d'en avoir la preuve.

—Et comment ?

—René Moulin est libre... Va le voir et dis-lui que c'est moi qui t'envoie... Ouvre-toi franchement à lui... raconte-lui tout, car il mérite ta confiance... Sans doute il ne trahira pas un secret qui n'appartient pas à lui seul, mais il trouvera moyen de te rassurer au sujet de la présence de Mlle Monestier dans un logement où il n'était pas... Voyons, te sens-tu soulagé ?

Etienne secoua la tête.

—Doutes-tu de ma parole ? demanda Henry de la Tour-Vaudieu...

—Que Dieu m'en garde, mon ami, mais j'ai tant souffert, je souffre tant encore, que je doute d'un soulagement possible... Avant d'admettre que j'étais aveugle et fou et que j'accusais un ange, avant d'aller m'agenouiller aux pieds de Berthe et de lui demander pardon, il me faudra des preuves matérielles de son innocence...

—C'est René Moulin seul qui peut te les donner...

—Ah ! je le verrai dès aujourd'hui.

En ce moment la domestique vint annoncer que le déjeuner était servi.

Les deux camarades d'enfance passèrent dans la salle à manger.

—Allons, mon cher Etienne, dit Henry en serrant de nouveau la main de son ami, ne crois plus ton bonheur à tout jamais perdu... Tu le retrouveras, je te le promets...

—Si c'était vrai... balbutia le jeune médecin avec des larmes dans la voix, si c'était vrai.

A table, Etienne sembla moins triste.

Henry faisait tout ce qui dépendait de lui pour lui remonter le moral, comme on dit vulgairement et pour lui rendre l'espérance.

Les deux jeunes gens allaient prendre le café lorsque la sonnette de l'appartement retentit.

Quelque client qui vient nous déranger... murmura le médecin.

On entendit un bruit de voix dans l'antichambre, puis la domestique entra, une lettre à la main.

—Pour monsieur, de la part d'une dame... dit-elle.

—Qui vient d'apporter cela ?...

—Un grand laquais, mis comme un général, avec des galons d'ors...

—Peste, mon cher, fit Henry en souriant, c'est une cliente d'un grand style !

(A suivre)

On ne sait pas généralement qu'il existe un remède très simple et peu coûteux pour les coupures ou blessures causées par les clôtures de broche barbelée, ou autre chose semblable, ou des plaies qui coulent : appliquez à la blessure de la chaux fraîchement éteinte, de la consistance de crème épaisse, avec une brosse à peinture commune. Couvrez la plaie aussitôt que possible, et répétez tous les jours, ou plus souvent s'il est nécessaire. Une nouvelle chair se formera promptement et il ne restera pas de cicatrice.